

248.24  
S8242  
1936a

COLLECTION STELLA MARIS



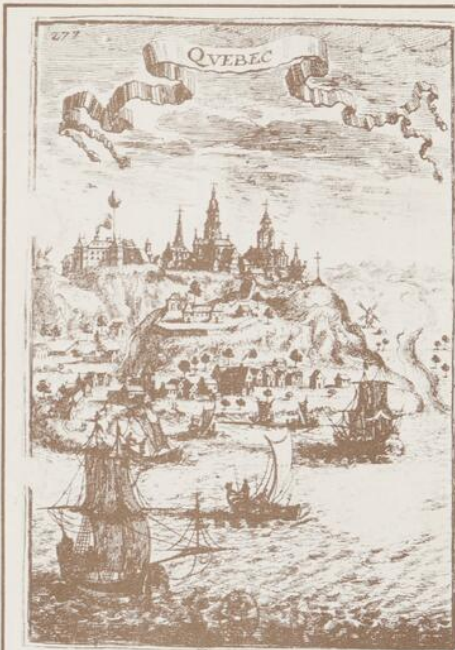
**Vers**

**la**

**Lumière**



**IMPR. FRANCISCANNE MISSIONNAIRE**  
**188, Grande-Allée, Québec.**

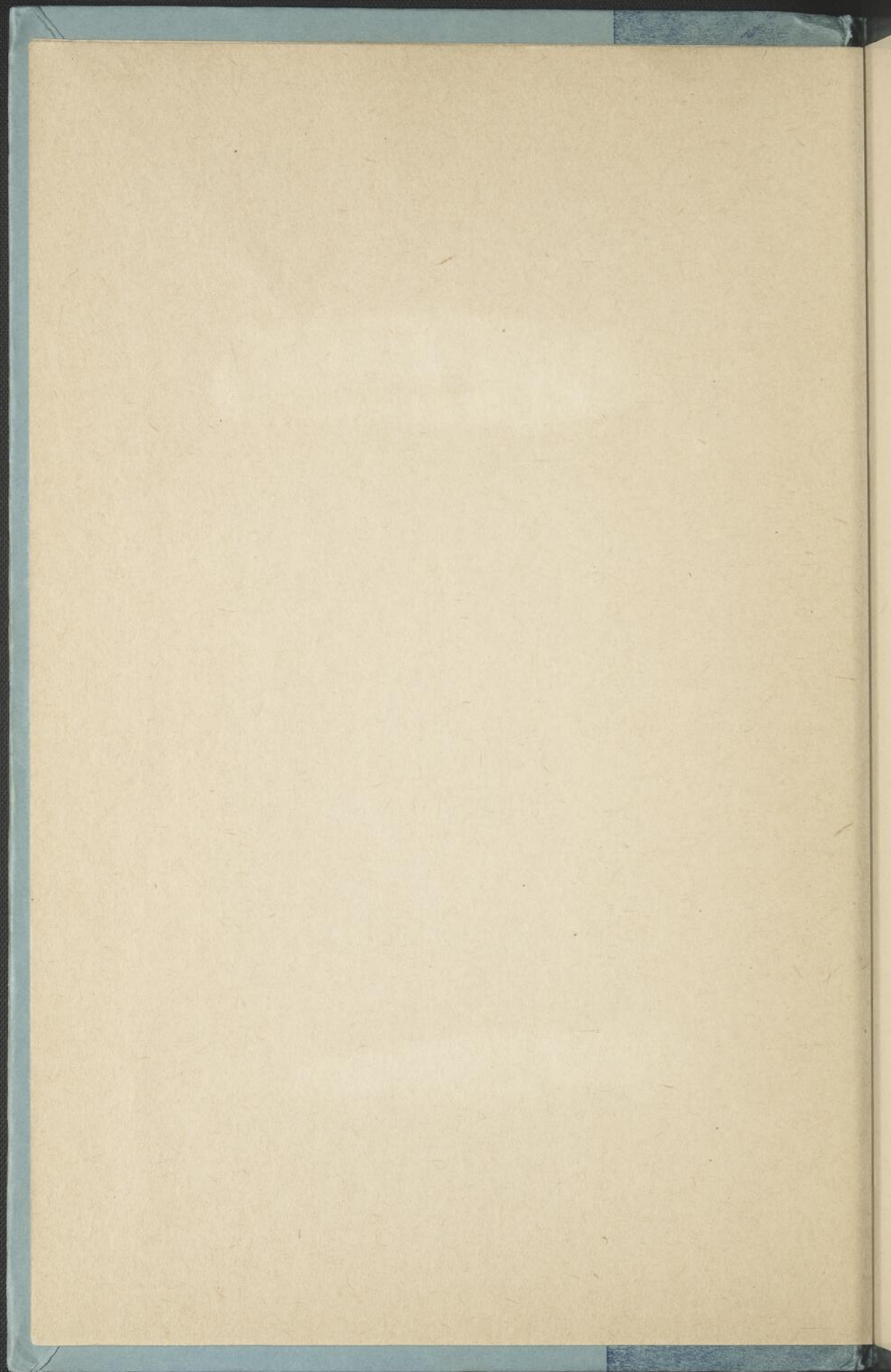


Bibliothèque Nationale du Québec

*Bibliothèque*  
POLYVALENTE  
BLACK LAKE

0018.49

✓



Vers la lumière

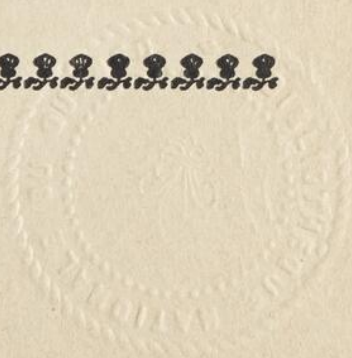
2000



**COLLECTION STELLA MARIS**

**Vers  
la  
lumière**

**IMPR. FRANCISCANE MISSIONNAIRE**  
188, Grande-Allée, Québec, Canada.



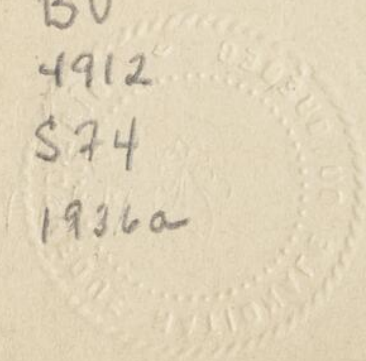
*Avec la permission de l'Ordinaire*

BV

4912

S74

1936a



## VERS LA LUMIÈRE

La Religieuse entra dans la chambre de sa jeune malade, tenant un bouquet de roses à la main : “ Voyez, quelles belles fleurs ! ”

Lina ouvrit les yeux, sourit aux fleurs et à sa vigilante infirmière ; puis, tirant des couvertures sa petite main amaigrie, elle inclina le bouquet vers son visage et en respira le parfum avec délices.

“ Comme elles sont jolies, et qu’elles sentent bon ! . . . Qui les a cueillies ? ”

— C’est moi, pour les offrir à la Sainte Vierge, car c’est aujourd’hui le premier jour de mai. J’en ai mis sur la console, de chaque côté de sa statue, et aussi dans un grand vase au-dessous.

— Dans votre chambre aussi, n’est-ce pas ? demanda la jeune fille.

— Oh ! non les fleurs sont pour la chapelle.

— Ma Sœur, voulez-vous me faire plaisir ? . . . Ces roses-là, portez-les dans le cabinet de papa ; il les trouvera à l’heure de sa consultation.”

Le bureau du Docteur était au bout du corridor, près de la porte d'entrée. . . Tout en disposant les fleurs dans une amphore, Sœur Rosa songeait combien devaient être pénibles le travail et le devoir, sans le secours demandé et obtenu d'en haut ; elle ressentait surtout pour l'absent, qu'elle savait athée et matérialiste, une immense, une profonde pitié.

La jeune fille restée seule, immobile dans son lit, regardait le ciel et les bouffées d'air printanier, lui apportaient le salut joyeux de la vie. Une aube céleste éblouissait cette âme presque enfantine encore, et lui présentait l'existence sous un aspect nouveau, la revêtant d'une maturité, d'une force mystérieuse et profonde.

La porte s'ouvrit. Lina sourit, croyant voir apparaître sa prévoyante infirmière, blanche et suave comme un ange. Mais ce fut sa mère qui entra dans sa beauté d'Israélite déjà mûre ; vêtue de soie, et étincelante de pierreries. Elle se dirigea vers le lit, embrassa sa fille avec un geste affectueux :  
" Comment vas-tu, mignonne ? Toujours bien

n'est-ce pas? Mais pourquoi es-tu seule?

— J'ai eu de la compagnie jusqu'à présent. Vois, Maman : je suis peignée, habillée et ma chambre est en ordre. Sœur Rosa va m'apporter mon infusion."

A ce moment l'infirmière s'avança et l'Israélite lui prit la tasse des mains d'un geste autoritaire : " Lina veut que ce soit sa maman qui lui donne son infusion." Vraiment le visage de l'adolescente disait tout autre chose ; mais elle vit le conseil qu'exprimait le regard de sa douce gardienne ; elle prit la tasse et la vida avec dépit. Feignant de ne pas s'apercevoir de la mauvaise humeur de la jeune fille, Madame Edna Ormon l'embrassa et sortit, dans un bruissement de soie.

" Lina, je vous en prie, dit alors la Religieuse, il faut être gentille pour votre maman.

— Je voudrais ne jamais guérir pour rester à la clinique, car, quand vous ne serez plus là pour me dire de bonnes choses, je redeviendrai comme avant. . . comme avant d'être malade.

— Non, Lina, protesta la Sœur, devinant

ce qui n'était pas exprimé, non, parce que je vous laisserai un Ami invisible, mais tout-puissant qui vous parlera au fond du cœur beaucoup mieux que moi, qui soutiendra votre courage et vous indiquera la voie à suivre : JÉSUS ! Quand vous aurez fait votre première communion, que vous aurez été confirmée, ces deux sacrements opéreront un grand changement dans votre vie.

— Je voudrais les recevoir demain, soupira la malade. J'ai tellement peur que quelqu'un ou quelque chose ne m'en empêche !

— Pourquoi parler ainsi, Lina ? N'avez-vous pas l'autorisation de vos parents ; et ils vous l'ont donnée en un moment trop grave, pour qu'elle ne leur soit pas sacrée comme un vœu ?

— Ils ne croient pas !

— Mais ils ne manqueront pas à leur parole. Ils ont promis solennellement. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, vous étiez si malade ! et pourtant vous avez eu la force de leur exprimer votre désir de recevoir les sacrements. Votre père y consentit tout de suite.

— Mon père professe des théories matérialistes ; mais sa supériorité et la bonté de son cœur le rendent d'une extrême tolérance. Par dessus tout, ils préconise la liberté de conscience. Sa mère était catholique ; il accéda à ses désirs en permettant que je fusse baptisée, ainsi que mon frère et ma sœur ; il nous a tenus ensuite également éloignés de toute religion, jusqu'à ce que nous fussions en âge de choisir par nous-mêmes. Mais maman n'aime pas les chrétiens !!!

— Votre mère n'a pas dit non ; elle objecta seulement que vous n'étiez pas tellement malade que ce fut nécessaire sur-le-champ. Peut-être craignait-elle une émotion trop forte pour vous, Lina, dans l'état de faiblesse où vous étiez. Mais, quand vous serez guérie, cette raison n'existera plus.

— Vous m'aidez, n'est-ce pas ? implora la jeune fille.

— Je resterai ici tant qu'il sera nécessaire, afin que vous puissiez apprendre les prières et le catéchisme.

— Je ne sais rien, je suis si ignorante ! Je ne sais que le "Notre Père" et le

“ Je vous salue. . . ” que vous m’avez appris.

— Pour le moment cela suffit, dit la Religieuse. L’*Ave Maria* est notre prière la plus suave, prière commencée par un Ange, pour annoncer à une créature privilégiée entre toutes la gloire la plus étonnante, et terminée par l’homme, pour se recommander à la Reine du Ciel dans ses plus grandes misères : le péché et la mort ; prière moitié angélique, moitié terrestre.”

Lina retenait son souffle pour mieux écouter. “ Le *Pater* est la prière la plus sublime et la plus complète, continua Sœur Rosa. C’est la parole même du CHRIST, parvenue jusqu’à nous sans altération, à travers les siècles. Dans cette prière sont résumés tous nos besoins spirituels, et matériels, toutes nos obligations, nos aspirations. C’est la prière de la force et de l’espérance, et comme l’esprit dont elle est sortie était divin, cette prière a répondu, répond et répondra à toutes les nécessités de toutes les époques. Un *Pater* bien récité le matin vaut mieux que la prière la plus longue, et si, dans la journée, nous

mettions en pratique ce qu'elle exprime, nous serions parfaits."

Dans un geste naïf et pieux, la malade joignit les mains et Sœur Rosa, agenouillée à côté du lit, la suivait à demi-voix. La prière achevée, Lina poursuivit : " Faire sa première communion à quinze ans, c'est bien tard, n'est-ce pas, ma Sœur ?

— Bien des gens la font encore plus tard : les adultes qui embrassent le catholicisme, ceux qui se convertissent à un âge avancé. Au temps du paganisme, on voyait des vieillards à cheveux blancs recevoir à la fois le baptême et la sainte Eucharistie. Je vous assure qu'il n'est jamais trop tard pour obtenir une grâce semblable.

— Est-ce vrai, ma Sœur, qu'on obtient toujours la grâce que l'on demande ce jour-là ?

— C'est vrai !

— Ma Sœur, pouvez-vous me dire la grâce que vous avez demandé ce jour-là à Notre-Seigneur ? "

Sœur Rosa s'approcha du lit : " Oui, enfant, je peux vous la dire. J'ai demandé

une vie pure pour moi et utile pour les autres. ”

Après un silence et une sorte d'anxiété empreinte sur son visage d'une pâleur de cire, un éclat insolite dans ses yeux sombres, Lina reprit : “ Moi, je sais déjà la grâce que je demanderai. A vous je peux le dire, Sœur Rosa, écoutez.

— Dites.

— Je demanderai à Notre-Seigneur de donner la foi à papa, à maman, à Dalia, à Claude, de faire de notre famille, une famille chrétienne ! C'est difficile, n'est-ce pas, ma Sœur ! C'est presque impossible.

— Rien n'est impossible au divin Maître, répondit la Religieuse. JÉSUS-CHRIST a rendu la vue aux aveugles, ressuscité les morts ; il peut donner la “ lumière ” aux âmes, il peut les éveiller à la véritable vie.

— Qu'il en soit ainsi ! murmura la jeune fille avec une expression pieuse et ardente.

A ce moment quelqu'un frappa à la porte. “ Entrez. ” dit l'infirmière. En voyant apparaître son petit frère et sa sœur, Lina leur sourit en leur adressant un affectueux bonjour. Coiffée à la diable sous un petit chapeau

d'homme, un livre ou un journal sous le bras, la sœur aînée de Lina, Mademoiselle Dalia, d'environ 20 ans, faisait ses études à l'Université et courait sans cesse à quelque conférence ou réunion publique, secouant le joug de la famille et ne reconnaissant aucune autorité. Certes, cette jeune fille donnait des preuves de talent, d'activité et d'énergie peu commune, et son père en était fier. Sa mère s'était habituée à la considérer presque comme un autre fils, plus indépendant même que le véritable garçon pour lequel elle réservait ses prédilections. Claude, petit, trapu et brun, portait sur sa personne les signes caractéristiques de la race sémite qu'il tenait de sa mère, des yeux noirs et beaux, des lèvres épaisses et colorées.

Après avoir salué l'infirmière qui se retira discrètement, il s'approcha du lit : " Eh bien ! quand te lèves-tu, Lina ? quand viens-tu jouer au tennis ? J'ai rencontré les Boria ce matin ; ils m'ont demandé comment tu allais. J'ai répondu : Mais elle se porte mieux que moi ; elle reste au lit par habitude, par paresse."

Lina riait, amusée par le ton plaisant de son frère, dont la jeunesse vigoureuse et étourdie lui apportait comme une onde de vie joyeuse, comme un reflet de son existence d'autrefois, d'avant sa maladie, qui lui paraissait si lointaine déjà !

“ Aujourd’hui, nous allons au parc, Jacques, Samuel, Zoël et moi.

— Vous avez des vacances ?

— Nous en prenons ; mais il ne faut pas le dire à papa.” Il avait baissé la voix. Un nuage de fumée s’échappa de la porte entr’ouverte, et fit retourner les deux religieuses qui passaient. . . Claude portait une cigarette à ses lèvres, à côté du lit de sa sœur.

“ Une cigarette ! . . . Ce n’est pas possible ici ! ” dit Sœur Rosa d’un ton ferme. Le garçonnet jeta la cigarette avec un geste de regret.

“ Ah ! j’avais oublié qu’il est défendu de fumer ici. Vous devriez faire mettre un écriteau, mes Sœurs.”

Sœur Rosa sourit avec réserve pendant que Mlle Dalia l’observait à travers son lorgnon.

“ Dites-moi, je vous en prie, ma Sœur, comment il se peut que vous ne soyez jamais fatiguée ? ”

Tout en disposant des biscuits et du chocolat sur un plateau, la religieuse répondit : “ C’est l’habitude : toute notre vie se passe ainsi.

— Oh ! cela, je ne le crois pas. Vous devez avoir . . . que sais-je ! quelque liqueur mystérieuse, quelque eau magique, dans le genre de celle dont usait Succi le jeûneur, lorsqu’il resta quarante jours sans manger.

— Une eau magique ? Non, mais un talisman, peut-être.

— Ah ! fit Lina en se soulevant sur le coude avec une curiosité enfantine. Vous me le ferez voir, Sœur Rosa, à moi seule, en secret, je ne le dirai à personne.

— Il est invisible, dit la Religieuse, il est enfermé dans mon cœur. C’est la religion de JÉSUS-CHRIST. Elle accomplit des miracles en faveur de ceux qui mettent toute leur bonne volonté à suivre son exemple et à pratiquer les enseignements qu’il nous a laissés. Elle donnait aux premiers chrétiens la force

surhumaine d'affronter le martyr ; cependant il y avait parmi eux des femmes, des jeunes filles, de faibles enfants. Est-il étonnant que nous y puisions la force de faire des sacrifices, si minimes en comparaison des leurs !

— Ces préceptes de JÉSUS-CHRIST sont-ils bien difficiles à suivre ?

— Ils semblent d'abord bien doux et bien simples, mon enfant, répondit la Religieuse. Toute la loi de JÉSUS-CHRIST est amour et paix. . . . " Aimez-vous les uns les autres.. " — " Aimez DIEU de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même." Mais le prochain ne se compose pas seulement des créatures envers lesquelles nous nous sentons attirés, ou de celles qui méritent notre amour et notre dévouement. Les sauvages, les criminels, les ingrats, les traîtres forment une grande partie de notre prochain. Et, si l'occasion se présente, il faut être prête à faire pour le dernier d'entre eux, pour celui qui nous semble le moins digne de pitié et de secours ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-même ! Mlle Dalia, feignant de ne

pas suivre la conversation avait ouvert son livre, le travail d'un Russe sur l'émancipation de la femme. Elle inscrivait des notes en marge quand soudain elle s'adressa à sa sœur d'un air narquois : " Des sauvages, c'est pas par ici qu'on en trouve !

— Tu oublies, Dalia, que Sœur Rosa est Missionnaire ; cela lui plairait peut-être de faire un voyage en mer, un très, très long voyage !

— J'espère le faire pour aller bien loin, dans les missions de Chine, de l'Afrique ou en Australie où il y a tant de petits êtres à recueillir, à instruire, de tribus sauvages à civiliser, à conquérir à la foi et à la charité.

— Et vous auriez le courage, Sœur Rosa, s'écria Mlle Dalia, en se levant d'un bond, d'aller dans ces pays, au milieu de ces gens-là ? Ils sont presque comme des bêtes... ils tuent et mangent les Missionnaires. J'ai lu des livres dans lesquels on décrit des choses effrayantes.

— Le jour où nous revêtons cet habit, répliqua la Religieuse, nous offrons notre vie à DIEU et quand nous avons la conviction de

pondre à son appel pour le bien des âmes, rien ne peut plus nous arrêter, pas même la vision du martyr, Il y a longtemps que j'ai ce désir et je prie tous les jours, afin qu'il se réalise. Chaque année, beaucoup de nos Sœurs partent pour les Missions, et elles m'inspirent toujours une sainte envie. Un jour ou l'autre, j'espère bien être de ce nombre.

— Ma Sœur, vous avez un idéal que je ne comprends pas. Pour moi, il n'y a qu'une chose qui me passionne : oui, continua-t-elle en frappant la couverture de son livre du bout de son crayon, les droits de la femme enfin reconnus.

— Et que réclamez-vous ? L'égalité ?

— C'est cela, égalité de droits en tout... dans le champ social, moral, intellectuel, juridique.

— Et vous croyez réellement, Mademoiselle, que cela peut-être mis en pratique ?

— Pourquoi pas ?

Sœur Rosa fit alors cette remarque : “ En créant la femme différente de l'homme, en lui assignant la mission délicate et sublime de la maternité, DIEU a mis dans son âme des

instincts, des sentiments, un idéal autre que celui de son compagnon. Il ne l'a donc pas destinée à remplir le même rôle ici-bas. Dans sa suprême sagesse, il semble, au contraire, les avoir créés dissemblables, afin qu'ils se complètent l'un l'autre, qu'ils s'aident mutuellement dans l'accomplissement de leurs devoirs respectifs ; que le plus faible des deux trouve auprès du plus fort défense et soutien et le plus fort, auprès de sa compagne, douceur, réconfort et repos. Unis ainsi, ne doivent-ils pas former un tout harmonieux ? ”

Mlle Dalia resta un instant silencieuse en fixant son interlocutrice comme si elle lui eût proposé un problème nouveau et imprévu. Cette Religieuse la désorientait et elle lui dit : “ Nos idées ne sont pas les mêmes et nos destinées très différentes.

— Il y a cependant un point sur lequel nous pouvons nous rencontrer, c'est celui de la fraternité chrétienne.

— Oui, consentit loyalement Mlle Dalia. Vous êtes de vraies socialistes et l'égalité, vous l'avez mise en pratique depuis longtemps. Donnez-moi la main, ma Sœur.”

Il semblait ainsi que la femme du passé et la femme de l'avenir se trouvassent d'accord dans un même sentiment : celui du dévouement. Mais chez celle qu'inspirait la parole divine, il apparaissait spontané comme une fleur, tandis que, dans celle qui suivait la doctrine humaine, il semblait stérile comme une herbe desséchée.

Le temps passait et Lina se remettait lentement de sa grave maladie. Par déférence pour le professeur Ormon, l'un des directeurs de la clinique, les Sœurs, s'étaient empressées de se rendre à son désir lorsqu'il avait exprimé celui de voir sa femme et sa fille aînée s'installer près de son enfant si malade.

Les rencontres étaient fréquentes et les rapports quotidiens. Aussi peu à peu, en voyant les tendres soins prodigués à son enfant et la patience et le dévouement des religieuses envers les autres malades, sans distinction de riches et de pauvres, l'antagonisme de la mère contre le catholicisme tomba de lui-même et elle ne fit plus aucune objection aux leçons de catéchisme qui étaient données journellement à sa fille, par sa dé-

vouée infirmière. De plus, son amour maternel pour son fils Claude, avait éprouvé un choc. Depuis quelque temps celui-ci devenait de plus en plus sombre et un soir, de sa fenêtre, elle avait entendu une conversation entre lui et son aînée qui se terminait par ces mots : “ Un jour, j’en finirai avec la vie et ce jour n’est pas loin ! Pourquoi vivre, où est le bonheur ici-bas ? ” Sa sœur ne fit que se moquer de lui, ne le prenant pas au sérieux mais lui conseillant de travailler davantage ; que l’étude lui ferait perdre ses idées noires. “ Tiens, lui dit-elle, d’un air railleur, peut-être, Sœur Rosa pourrait-elle t’administrer un élixir de longue vie ! ” . . . Cette dernière phrase, lancée comme une moquerie, eut le don de l’exaspérer et combla la mesure. . .

Sœur Rosa le rencontra peu après dans un corridor isolé, l’air exalté et se demanda si le fils du Docteur devenait fou. Forte et courageuse, elle l’arrêta et dominant son émoi lui demanda s’il était malade. “ Laissez-moi passer, ma Sœur ” ; puis se ravisant, il laissa déborder son cœur. Il lui dit le terrible

ennui qui le poursuivait partout ; rien à attendre après cette vie, où on n'entend parler que de devoir. Mais pourquoi le devoir ? . . . Non, non, j'en finirai avec cette vie où on ne peut jouir d'aucun plaisir, sans en ressentir un ennui encore plus grand !!! . . . Enfin il se calma et la religieuse en profita pour lui dire combien il serait lâche de vouloir désertier la vie, qu'il ne faut pas avoir peur de souffrir, car qui n'a pas éprouvé un jour où l'autre la lassitude de l'existence ?

— C'est plus que de la lassitude, ma Sœur c'est le dégoût, la désillusion quotidienne à tout ce en quoi j'avais cru !

— Qu'avez-vous cru ? demanda la religieuse ?

— J'avais cru que la vie était une jouissance un enchantement continuel. Hélas ! c'est le désenchantement que j'éprouve.

— La vie n'est qu'un long devoir et c'est seulement du jour où cette vérité apparaît à notre esprit que nous sommes heureux et tranquilles. Il faut donner une base solide à nos espérances et éclairer notre existence de la lumière qui n'a pas de couchant : DIEU.

— Hélas ! je n'ai pas la foi, répondit Claude.

— Courage ! quand même. Je vais prier pour que votre âme reçoive la force et la lumière, pour que la vie vous apparaisse noble et utile, pour que votre rôle ici-bas vous soit révélé, bienfaisant pour les autres et pour vous-même. Préparez-vous à le remplir en brave et DIEU vous bénira. De plus, je vous conseille de dire à votre père, si bon et si dévoué pour tout ce qui est beau et bien, malgré son manque de croyance, ce que vous aviez l'intention de faire... il vous aidera à traverser cette crise ; mais je veux vous donner une meilleure sauvegarde encore, c'est la Vierge MARIE. Voici sa médaille. Portez-la sur vous avec confiance et adressez-vous à elle dans toutes vos nécessités. Vous m'en direz des nouvelles dans peu de jours.

— Merci, Sœur, vous avez été pour toute ma famille, l'Ange consolateur, maintenant vous êtes l'Ange sauveur du fils après avoir été celui de la sœur par vos soins compétents et dévoués. Je vous en prie, ma Sœur, ne

m'abandonnez pas encore à moi-même et permettez-moi de recourir encore à vos bons conseils.

— Bien volontiers, cher enfant, et en attendant que DIEU vous garde !

Le soleil, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le carillon des cloches en fête, remplissaient de joie la chambre et le cœur de Lina. Elle revêtait sa robe de mousseline blanche, très simple, sans ruban ni dentelle, et cette toilette portée par la jeune fille, dont la maladie avait hâté la croissance, la rendait plutôt semblable à une jeune mariée qu'à une première communiante. Debout au milieu de la chambre, sans même jeter un coup d'œil sur la glace, elle unissait à la voix des cloches un hymne intérieur de reconnaissance envers le Seigneur pour la grâce qu'elle allait recevoir, mais ses yeux se remplissaient de larmes.

“ Qu'y a-t-il ? demandèrent les religieuses qui l'entouraient.

— Je pensais, murmura Lina, d'une voix émue, qu'il y a peut-être dans le monde des familles heureuses dans lesquelles tous croient :

père, mère, enfants, et qu'ils se réunissent pour aller ensemble à l'église. Quelle paix ! doit descendre du Ciel sur eux ! En existe-t-il, Sœur Rosa, de semblables familles ?

— Si toutes ne possèdent pas une parfaite harmonie de conviction et d'idéal, elles sont heureusement très nombreuses, les familles où se trouve une âme privilégiée qui souffre et prie pour tous."

Puis, se penchant vers la jeune fille, la Religieuse lui murmura à l'oreille : " C'est vous, Lina, qui pouvez être l'Ange de votre maison."

Un coup léger fut frappé à la porte, et un bouquet de fleurs tout blanc apparut cachant presque Dalia. " Tiens, chérie, voilà ce que t'envoie maman. . . Je suis forcée de sortir, mais j'ai voulu te dire " bonjour " pour moi et pour Claude.

Lina s'était promise de dire beaucoup de choses bonnes et tendres à sa sœur, ce matin-là ; mais son cœur était si débordant, qu'elle ne put prononcer un seul mot.

Vaincue par l'émotion, par la foule de ses souvenirs et de ses espérances, la faible enfant fondit en larmes, après le départ de sa sœur.

Elle éprouvait le besoin de rejoindre sa mère pour la faire participer à sa joie et de se jeter dans ses bras pour l'embrasser et la remercier. Elle ne pouvait plus rester tranquille.

— “ Vous pleurez, au lieu de remercier DIEU, qui semble déjà avoir accueilli et exaucé votre prière, lui dirent les Religieuses qui devaient l'accompagner à l'église. Voyons, séchez vos pleurs et allons saluer vos parents.”

“ Monsieur est sorti, dit la femme de chambre en ouvrant aux visiteuses mais Madame fait dire qu'elle peut recevoir Mademoiselle.”

Avec une émotion qu'elle n'avait jamais éprouvée, Lina pénétra dans la chambre de sa mère qu'elle trouva vêtue d'un peignoir de soie rouge et assise sur un divan.

Exquise de candeur et de gravité, tenant la gerbe blanche et à demi cachée par le long voile, Lina, comme si elle fut allée à l'autel, s'agenouilla sur le moelleux coussin placé au pied de sa mère.

— “ Maman, dit-elle bénissez-moi et pardonnez-moi toutes les peines, tous les déplaisirs que j'ai pu vous causer, toutes mes in-

gratitudes vis-à-vis de vos soins et de votre affection.”

Très émue, l'Israélite posa sa main sur les cheveux de son enfant dans un geste caressant. “ Je vous remercie, ajouta Lina, en se relevant, de ce magnifique bouquet que vous m'avez envoyé. Vous m'avez rendue bien heureuse, maman.”

Madame Ormon, prit sur la table un écrin de velours blanc : “ De la part de ton père, dit-elle. Il a laissé ceci pour toi. Sur le velours de l'écrin, les initiales de Lina se détachaient en or. La jeune fille surprise, l'ouvrit et elle aperçut sur le fond de satin bleu, un délicieux livre relié en ivoire avec fermoir d'argent.

— “ Ouvre-le dit sa mère.” Sur la première page, le Docteur avait écrit : “ En ce jour où ta jeune volonté pose un acte conscient et délibéré, en ce jour solennel, reçois ce souvenir de ton Père. Prie pour lui ! ”

Dominant son trouble, Madame Ormon prit une montre en or et une boîte à bijoux et se présenta aux Religieuses : “ Nous vous prions, Lina et moi, d'accepter ces souvenirs en témoignages de reconnaissance, pour la

guérison de Lina et le bien que vous avez fait à mon fils.

— Quelle bonté, Madame, mais comme nous avons fait vœu de pauvreté, il ne nous est pas permis de posséder des objets de si grande valeur. Cependant, ma reconnaissance est la même que si je l'acceptais.

— Maman, suggéra alors Lina, vous pourriez faire une offrande pour la chapelle des Sœurs.

— Oui, oui, très bien, nous ferons un don, une lampe, un ornement.

— Nous y penserons ensemble, maman. Maintenant il faut partir ; l'heure avance.

Ah ! mes Sœurs, murmura Lina, quand elles furent seules dans la voiture, il me semble rêver. Qui nous eût dit que tout se passerait si bien ? Savez-vous à quoi vous me faites penser, Sœur Rosa ? . . . A la Colombe que Noé envoya sur la terre après le déluge. Quand je serai dans l'église, je vous verrai déployer vos ailes et disparaître, mais vous me laisserez dans la lumière, dans la joie et la paix.

— N'en doutez pas, dit Sœur Rosa en

souriant. Pour le moment, ne pensez qu'à la visite de JÉSUS.

— Il m'a rendu la vie, s'écria Lina, afin que j'accomplisse tout le bien qui est en mon pouvoir en rapprochant de Lui ceux qui en sont encore éloignés.

Dans l'après-midi de la fête de l'Assomption, une foule compacte se pressait dans une chapelle de religieuses, à l'occasion d'une touchante cérémonie, souvent renouvelée : un groupe de Missionnaires allaient partir pour les missions lointaines.

Un mouvement dans l'assistance annonça l'entrée des partantes. Elles s'avancèrent deux à deux dans l'allée centrale, vers les places qui leur avaient été préparées. Tous les yeux étaient fixés sur elles. Un prêtre monta en chair et, en quelques paroles éloquentes, il adressa ses vœux aux partantes leur exposant la grandeur de leur vocation et termina en leur disant :

“ Allez, allez donc, mes Sœurs, vers ces vastes régions où les âmes vous attendent. DIEU répondra à vos sacrifices par l'abondance de ses grâces. Il vous revêtira de force et vous

pourrez dire avec saint Paul : “ *Omnia possum in eo qui me confortat.* ” Quant à ceux qui ne peuvent partir comme vous, ils vous accompagneront du moins par le cœur et la pensée. Ils ne cesseront de prier pour vous jusqu’au jour où tous réunis dans la céleste patrie, les épreuves et les souffrances d’ici-bas seront éternellement récompensées.”

Tous les assistants pleuraient ; seules, les Missionnaires tranquilles et radieuses étaient au comble de leurs vœux. L’allocution terminée un flot d’harmonie se répandit sous la voûte de la chapelle. La communauté défila pour baiser les pieds des partantes tandis qu’à l’orgue, on chantait : “ *Partez, mes Sœurs, adieu pour cette vie. . .* ”

Quand les religieuses eurent échangé leurs baisers fraternels, l’élément féminin se porta dans le chœur des religieuses. Tout à coup, le visage d’une des partantes exprima une profonde émotion : parmi les figures inconnues, celle d’une jeune fille aux grands yeux noirs fixés sur elle l’avait fait tressaillir. C’était Lina, l’adolescente dont elle avait éclairé l’âme de la lumière de la vérité. Elle

la vit se frayer un passage à travers la foule et arriver jusqu'à elle. " Nous sommes tous là, ma Sœur ! Vous nous avez fait tant de bien ! Maman a prié dans l'église, papa, Claude, Dalia aussi. Je crois vraiment que DIEU m'accordera la grâce que je lui ai demandée, le jour de ma première communion."

— Soyez assurée qu'Il vous l'accordera, repartit la religieuse avec un élan de foi ardente. Je continuerai à prier à cette intention, car je ne vous oublierai pas là-bas. Vous m'écrirez, Lina.

— Oh ! oui, repartit la jeune fille jusqu'au jour où j'irai vous remplacer, ou plutôt vous aider à enseigner le chemin de la Vérité à beaucoup d'âmes.

Au loin, la grande mer azurée pâlisait. Dans la clarté rougeâtre du soleil couchant, le grand paquebot, avec une lenteur majestueuse quitta le port. Le bel horizon du pays natal semblait étaler toute sa magie enchantée, comme pour tenter une dernière fois de retenir celles qui s'exilaient volontairement. Les Missionnaires tournant leurs regards vers le ciel maintenant de la même teinte

que l'eau, murmurèrent cette dernière prière :  
" Seigneur, daignez rappeler à l'Unité de  
l'Église, ceux qui s'en sont écartés et faire  
luire la lumière de l'Évangile sur tous les  
infidèles.

---

Les mémoires  
d'un Almanach

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS

## LES MÉMOIRES D'UN ALMANACH !

Atmosphère d'étude, lumière crue et éclatante descendant de la toiture du hall ; de la poussière, toujours de la poussière qui se lève, voltige en nuages gris... puis, le bruit de pas glissant sur le ciment, un murmure de voix montant comme une marée, et... ils passent, ils passent encore...

“ Où sommes-nous donc ? ”

C'est mon voisin de table qui vient de lancer cette question.

Où sommes-nous ? Ah ! voilà des jours et des semaines que je suis payé pour le savoir !

“ Eh bien ! mon vieux, nous sommes, entends bien, dans une Exposition Missionnaire, ni plus, ni moins.

— Une Exposition ? alors ces... boxes ? ces boutiques, allais-je dire ?

— Des “stands”.

— Mais ce sont de vrais musées d'antiquaires, ou je m'y trompe fort ! ”

Les yeux candides de mon compagnon s'ouvrent à peine à la vie, cela se voit ; " Musée, peut-être ! mais dont chaque objet est la lettre d'un poème, le poème de la charité au service de la vérité ou encore, le témoin de faits héroïques bien souvent, d'un travail ardu toujours."

Et les visiteurs passent... passent encore : " Tiens, qu'est-ce ici ? — Oh ! vois ces serpents, ces éléphants ! — Intéressant, ce graphique ! ..."

Mon interlocuteur s'est tu et sous le bruit monotone de la foule, s'endort.

Laissons-le aux douceurs du repos, cela me donne le loisir de me présenter : robe rose, intérieur blanc, glacé, portant non sans fierté photos, gravures en couleurs ou illustrations dernier cri émaillant un texte gras ou léger, grisaille discrète formant le fond de l'écran. Bref, je suis un Almanach, un Almanach missionnaire, sorti tout fraîchement de presses missionnaires pour l'instruction et l'édification des humains et... j'en suis fier. Mon âge ? deux mois à peine, pour quelqu'un de mon espèce c'est l'âge mûr ! Domicile ?...

ambulant ; rayons, caisse, gare de chemin de fer, magasin, etc., voilà pour mon état civil. Mon rôle ? vous voulez le savoir ? puisque chacun a son utilité dans la vie ici-bas ! ... écoutez...

Hélas ! nous ne sommes plus au siècle des longues présentations, explications, dissertations, que voulez-vous, on n'a plus le temps ! Sans autre forme de procès, on me coupe la parole pour la donner aux... faits.

C'est une jeune fille qui m'a saisi avec timidité, respect, si vous aimez mieux ? Allons, une personne intelligente qui apprécie les choses à leur valeur ! Elle s'arrête dès la première page, pensive : cette photo ? la Mère Fondatrice ; cette autre ? des petits enfants à l'école sous les manguiers ; la page tourne : quelques-uns de ces bâtons multicolores agrémentés de chiffres qu'ils appellent des " graphiques " ; puis, des lépreux ! Oh ! des lépreux ! La main devient fébrile, tourne, tourne encore ; ma gentille visiteuse semble figée, n'entend plus rien de la mer humaine qui défile à ses côtés... Combien de temps resta-t-elle là, absorbée ? Je ne sais et je me

demandais comment cela finirait, quand, revirement soudain, elle me referme, me pose sur la table d'un geste décidé, accepte un tract jaune que lui tend la missionnaire et s'esquive.

"En voilà une qui est prise, ou je m'y trompe fort," pensai-je.

Mais les visiteurs passent, passent toujours. Pas le temps de la réflexion ; observons, c'est mon fort, malgré mon âge encore tendre.

Ils passent... s'arrêtant devant les Boudhas, les éléphants, les mille objets des pays de mission, curieux, amusés ou admirant sincèrement ; tout cela les fait sortir de chez eux et se croire presque chez les Peaux Rouges ou les anthropophages et... ils s'attendent presque à du merveilleux, disons plutôt à de l'héroïsme. Se trompent-ils toujours?...

Ils passent... déchiffrent une carte planisphère semée de petits points rouges, regardent une photo, une peinture saisissante...

Précisément, au-dessus de moi un tableau représente une scène sanglante. Là-bas en Chine, à Tai-yuan-fou, le sabre s'est levé, les blanches livrées des missionnaires sont mar-

quées de pourpre. Regards émus, discrètement interrogateurs ; mais une remarque inattendue se mêle aux mots d'admiration. J'enregistre : " Par les Boxers ? en Chine ? Tuées toutes les sept, ma Sœur ? Tu entends ? Ah ! cela me donne froid dans le dos ! " Une autre : " Et, vous allez dans des pays pareils ? " Une dame, un caniche sous le bras, lève son monocle cerclé d'or et lance un : " Sublime ! sublime, ma Sœur ! " qui fait bien quelque peu sourire la religieuse. Une autre encore s'exclame : " Ah bah ! il n'y avait donc pas de police dans ce pays-là ? "

Pas banales ces réflexions ! Cela m'intéresse. Mais il y en a d'autres, la foule des autres qui comprennent et se taisent... puis, sympathiques, tendent la main pour recevoir un tract missionnaire, cet appel à la charité, pour tous ceux de là-bas.

Un Monsieur, l'air grave, prend des notes, consulte longuement les statistiques que j'offre aux lecteurs. Qu'y peut-il trouver ? Je n'ai jamais aimé les chiffres. Enfin, chacun son goût !

Tiens ! un groupe de dames, tenue correcte,



en noir, l'air entendu. Elles consultent les titres des publications : " Intéressant ! quel malheur qu'on n'ait pas le temps de lire " !  
" Tu dis bien, ma chère, tous ces Comités, ces Confréries, ces réunions vous hachent en morceaux."

— A propos, seras-tu à 2 heures, à la réunion pour le Comité de l'orphelinat de X. ? et ce soir, à Stella ?

— Impossible !

— Il le faut, ma chère, c'est une œuvre à encourager." Elles passent, hâtivement.

Des élégantes à présent, lunettes en " roues d'auto ", petits chapeaux aériens, souliers hygiéniques marque " courants d'air ".

" Que prends-tu, ma chère ? cet éléphant ?

— Hélas ! il n'est pas à vendre.

— Voyons, ceci ? un Almanach, très bien, c'est mon affaire."

Et je pars sans autre cérémonie. Adieu mon stand, mes crocodiles, mes hippopotames, mes bouddhas, mes compagnons du coin des brochures et surtout, blanches missionnaires ! Je pars, flatté à demi seulement du choix de ma nouvelle propriétaire qui s'est laissée

tenter par mon aspect engageant. Pourtant, j'avais d'autres ambitions ! Enfin, attendons, " qui vivra, verra " !

Roulé en saucisson, noué d'un délicat cordonnet bleu, je me balance au doigt pointé de rouge. La visite continue. Hélas ! ma maîtresse regarde, s'exclame, par convenance, devant les stands les plus éloquents, mais détourne la tête en passant près de la maquette représentant les moignons tuméfiés d'un lépreux près duquel se penche une missionnaire. Vite ! elle passe, pour ne pas trop bien voir ! Vite, elle achève sa tournée, et, après un adieu charmant à ses amies, se dirige vers la sortie avec un soupir de soulagement :

" Allons, j'ai tout vu, pas fâchée de sortir de là ! "

Une connaissance la croise précisément : " Intéressante, cette Exposition, n'est-ce pas ? — Splendide ! On en sort à regret ! Mais serez-vous au thé de Mme Y. ce soir ? "

Je me balance au doigt bordé de rouge avec l'impression que ma carrière missionnaire débute bien mal ! je me sens le cœur

serré. Tout à l'heure je serai mis peut-être au rang de vulgaires paquets de pâtisserie. Les réalités de la vie creuse me font mal !

Hélas ! je ne me trompais pas !... Depuis deux jours je gis sur une table basse au milieu des magazines les plus bariolés. Je commence à trouver le temps bien long dans ma solitude, mais la porte s'ouvre, c'est ma maîtresse qui rentre après une partie de plaisir. Elle n'est pas seule, une silhouette svelte et sombre la suit. Je connais cet uniforme bleu, ce feutre, cette cravate ? Une Guide, c'est une Guide !

“ Mais oui, ma chère, je suis allée à l'Exposition Missionnaire, j'ai tout vu, extrêmement intéressant !... et même, tiens, j'en ai rapporté ceci.”

“ Ceci ”, c'était moi ! La main de la Guide me saisit.

“ Et comment le trouves-tu ? intéressant ?

— Sans doute, mais que veux-tu que je fasse de toutes ces histoires ? J'ai trop de choses à faire pour songer à cela... Les visites, le tennis, tu comprends ? Au fait, non, tu ne dois pas comprendre, tu mènes

une vie si... spéciale. Tout cela rentre plutôt dans tes goûts à toi, dans ton... comment dis-tu? ton idéal. Tandis que moi !...”

Ma gentille interlocutrice me feuillette... “ Cela rentre dans ma vie?... peut-être !” songe-t-elle. Un instant, les deux têtes se penchent sur mes pages blanches : “ Vois des enfants noirs... amusant ! ce croquis, bonne main !... joli ce coloris, puis tiens, vois, mais ce sont des Guides ! Quand je te disais que c’était fait pour toi ! Tiens, je t’en fais cadeau, il sera dans de meilleures mains.

— J’accepte...” et me voilà cette fois serré sous la manche de l’uniforme bleu marine.

Puis on parla du prochain camp dans la forêt, du départ pour la plage, de mille et autres choses.

Deux heures plus tard, me voici dans ma nouvelle demeure, une jolie chambre moderne : un divan, une cape pendue au porte-manteau, un sac, des livres, des fleurs, un oiseau dans

une cage minuscule. Je me sens plus à l'aise. Je ne sais pas pourquoi, ma maîtresse à l'uniforme bleu m'est sympathique. On sent qu'un cœur bat dans cette jeune poitrine et qu'un idéal illumine son âme. D'une main vive, elle allume la petite lampe électrique de chevet, elle me prend, m'ouvre et longtemps, avidement parcourt chaque page. Avec bonheur je lui livre tous mes secrets, même ceux qui se devinent sous les caractères réguliers. De temps à autre le livre retombe et une réflexion à mi-voix monte dans le silence de la nuit :

“ Servir ! oui, c'est cela !... ” “ C'est une révélation ! ” “ Elles font cela ? et, pourquoi pas moi ! ” Brusquement, elle s'est levée et je me pose sur le guéridon. Il est tard, très tard, je m'endors...

Mais qu'est-ce, dans le calme de la nuit ? Soudain des ombres se lèvent doucement autour de moi, se multiplient, s'agitent... c'est comme une légion de pauvres, d'enfants noirs ou jaunes, de boiteux, de lépreux même, de malades de toutes sortes... Ils sont là dans la jolie chambre bleue, là près du divan



là, près de la fenêtre, se mouvant dans la blanche clarté de la lune, là sur le tapis aux arabesques fantasques... il y en a partout, de partout et ils me regardent...

“ Que faites-vous là ? murmurai-je, d'où venez-vous ?

— C'est toi qui nous a amenés, répondent-ils en chœur, nous venons des missions lointaines... nous sommes les lépreux du Thibet, les petits enfants de Lékéty, les affamés de Chine... Merci de nous avoir introduits près de cette jeune fille, elle ne savait pas, déjà elle nous aime, elle nous secourra et... qui sait, peut-être... Merci ! merci ! ”

Un rayon de soleil fit soudain rentrer tous mes amis dans le néant. Une main venait de pousser le volet ; je m'éveillai, plus rien autour de moi, j'étais seul mais la vie me parut belle et je me sentis plein d'ardeur pour poursuivre mon cher apostolat missionnaire.

Quelques jours plus tard, ma Guide, muée cette fois en étudiante, entre précipitamment me prend avec quelques livres qu'elle enferme

dans une mallette de cuir, et sort. Une heure après, j'émergeais de mon enveloppe de "chagrin".

Où suis-je ? Pièce exigüe, mais de bon goût ; tonalités neutres. La lumière crue du grand jour se tamise à travers un délicieux vitrail losangé aux teintes douces. Sur la table encombrée de revues aux titres variés, trois roses dans un cristal.

En face de ma petite Guide, un vieux Monsieur très digne derrière son binocle, poursuit la lecture d'un quotidien. Sur le divan, une jeune femme en deuil et sa fillette... Plus loin, carré dans un "Dagobert", un collégien, sourcils froncés, grosses lunettes d'écailles, couvre d'hiéroglyphes les feuillets d'un block-notes. Enfin, une midinette, pimpante dans son tailleur "dernier cri", proteste contre la longue attente par un imperceptible tambourinement sur le parquet.

Déductions faites, je dois me trouver dans l'antichambre d'une sommité médicale, un oculiste sans doute, car, pour justifier mes suppositions, une vénérable douairière aux lunettes noires entre, guidée par sa dame de

compagnie. Devant le pas hésitant, ma jeune propriétaire se lève promptement, avance un fauteuil vers la nouvelle venue, puis se replonge dans la lecture captivante de mes pages.

“ Mademoiselle ! ” L’appel réitéré fait sursauter ma Guide qui, absorbée, ne s’est pas rendu compte que son tour arrivait... Précipitamment, elle se lève et me pose sur un guéridon. Reviendra-t-elle jamais ? pensais-je angoissé.

Mais, pas même le temps de rassembler deux idées ; la midinette au tailleur “mode”, me prend, m’ouvre de ses doigts peints, me feuillette et bientôt, lit, silencieuse. Mais que peut bien intéresser ainsi la petite employée du rayon de mode de la “ Samaritaine ” ? Que peut-elle regarder avec des yeux si étonnés ? Ce qu’elle regarde ? ce sont ses sœurs de labeurs de là-bas, ce sont les protégées des missionnaires tirant l’aiguille, penchées sur un métier, ou faisant sauter des fuseaux. Ce qu’elle regarde ? ce sont ces jolis ouvrages, ces tapis sortis des mains des petites ouvrières. Peu à peu elle pénètre dans

ce milieu si nouveau pour elle : un ouvroir, un atelier missionnaire et elle comprend le rôle de la religieuse auprès de celles qui travaillent. Sous tous les cieux elle la voit une gardienne, une aide, une bienfaitrice, elle lui est sympathique ; bientôt, elle l'aimera. Ce n'est donc pas ce qu'on lui avait dit au rayon de la " Samaritaine " . . . Ah ! quand les " copines " entameront le chapitre bien connu : la tyrannie, l'exploitation des bonnes Sœurs, elle saura que leur répondre . . . qu'on y vienne !

Son tour venu, elle aussi, brusquement me dépose.

Peu à peu l'antichambre s'est vidée, me voilà seul ! . . . Les idées noires envahissent mon cerveau. Comment me distraire ? Mes voisins ? peu sympathiques ! Revues médicales, voyages, publications scientifiques, etc . . . et tout cela raccorni, défraîchi, fripé ! . . . tandis que moi ! Ma jolie robe rose paraît un vêtement de fée auprès de ces pauvres défroques.

La porte s'ouvre brusquement. C'est l'oculiste lui-même, blouse blanche, l'air sé-

vère : “ Fini ? ” Son regard inspecte les lieux, il va se retirer quand ses yeux s'arrêtent sur ma belle couverture si attrayante. Il s'approche : “ Allons, qu'est-ce encore que cette nouveauté ? je n'aime pas les bigotteries ici... Un Almanach de Saint-Antoine ou de la pieuse Congrégation de Saint-Expédit, sans doute ? ” C'est moi qui suis l'objet de cette apostrophe peu obligeante. Allons, en voilà un que je n'essaierai pas même de convertir à l'idée missionnaire !

Cependant, me tenant toujours, le médecin est rentré dans la pièce voisine. Las, il se laisse tomber dans un fauteuil de cuir. Il me pose près de lui, ferme les yeux. Je me tiens coi. Mais bientôt, comme pour chasser une préoccupation obsédante, il me reprend, m'ouvre au hasard. Que vais-je lui dire ? Un graphique, il regarde en connaisseur, et tourne. Une gravure sur papier sombre, des croquis marocains, délicats et vivants : “ Tiens, pas mal ! ” fait-il. Il tourne, tourne encore et soudain s'arrête, intéressé : la maladie du sommeil, les hôpitaux en mission... des malades, l'air heureux, le regardent... “ Une

léproserie au Thibet.” — “Allons donc ! jusque-là ces bonnes Sœurs !” Il lit, lentement sa main caresse sa barbe brune, ses yeux s’arrêtent par instant dans le vague, puis se levant brusquement : “C’est beau ! et des femmes ! Je n’aurais jamais cru. Ah ! si Monique venait me parler de tout cela un jour — elle en est bien capable ! je n’oserais pas dire non !...”

J’aurais voulu battre des mains. J’avais remporté une victoire éclatante, une victoire sur la “Faculté”. Je me reposais sur mes lauriers, quand, quelques heures après, une jeune fille, Monique, précisément, entra ; elle sembla chercher quelque chose des yeux, me vit : “Ah ! parfait, voilà ce qu’il me faut.” Et me voilà de nouveau en route pour prendre l’air. Des grandes artères de grande ville, puis de petites, puis des ruelles de faubourg, la gradation continue jusqu’à l’impasse où l’on ose s’enfiler... parce qu’on connaît !... sans cela !...

Monique pousse une porte, une petite voix claire l’accueille joyeuse : “Bonjour, Mademoiselle, je vous attendais... Maman,

vite une chaise, c'est Mademoiselle Monique." La Maman, quittant sa machine à coudre, parut sur le seuil de la pièce voisine, secoua sa blouse de toile et s'avança. Elle connaît bien la jeune fille qui, depuis des mois, depuis que sa Georgette est étendue sur un lit de douleur, vient régulièrement lui apporter un rayon de soleil.

Le rayon de soleil, aujourd'hui, c'est moi. Souriante, la jeune fille me dépose sur la couverture. Ma vue éveille un sourire heureux sur le visage trop blanc. Que ne donnerais-je pas pour la joie de semer un de ces sourires-là, chez ceux qui souffrent !...

"Vous me gêtez toujours.

— Vous y verrez les missionnaires à l'œuvre... cela donne du courage... vous verrez."

La visite terminée, Monique est repartie, me confiant la mission si consolante de continuer à distraire la jeune malade. Je m'y appliquai de longues heures durant, et Georgette tournait encore les pages lorsqu'on alluma la lampe. Elle croit rêver, elle est loin, très loin, s'évadant avec joie de la dure réalité de ce lit de souffrances. Elle là-bas en Chine,



au milieu de centaines de petits enfants ; elle regarde les costumes bizarres, admire de splendides paysages. Et les pages tournent, et les heures passent très vite en si agréable compagnie. Une ombre de tristesse barre cependant son front blanc. “ Moi, je ne pourrai rien faire pour eux, murmure-t-elle, rien, je suis malade !... ”

Sa mère s'inquiète de son trop long silence, s'approche, me voit :

“ Voyons, Georgette, cet Almanach te met de drôles d'idées dans la tête, je vois cela, donne-moi. ”

Instinctivement, la jeune fille me serra sur son cœur : “ Oh ! non, fit-elle, c'est un ami déjà ! ” Ce cri m'alla droit au cœur et j'en fus plus heureux que de mes précédentes conquêtes. Voyez-vous, on a un cœur, même sous sa couverture de papier, ou on n'en a pas !...

Longtemps, l'Almanach missionnaire fut le livre préféré de Georgette. Un jour, Monsieur le Curé faisant la visite de ses malades entra dans la sombre chambrette. Le père de Georgette n'aime pas les Curés et les cor-

nettes, tout le monde sait cela, mais enfin à cette heure, l'usine le retient et la petite malade a tant besoin du réconfort qu'apporte la parole du prêtre. Celui-ci, au bout de quelques minutes d'entretien, m'aperçoit et doucement questionne :

“ Qu'est-ce, cet Almanach ? un Almanach missionnaire ? ”

Georgette ne demandait qu'à confier sa peine. Oui, oh oui ! elle est gagnée tout entière à cette grande cause, mais que pourra-t-elle faire pour elle ?...

Le prêtre comprit. Tout en tournant mes pages, il découvrit devant l'âme de la jeune fille de nouveaux horizons d'apostolat ; la souffrance acceptée, offerte... un peu de cette monnaie de la croix dont les missionnaires ont toujours si grand besoin pour continuer l'œuvre de la Rédemption des âmes. Georgette écoute, heureuse... et, Monsieur le Curé parti, longtemps elle resta pensive, l'âme comme ensoleillée par le bel idéal entrevu. Je venais de gagner une nouvelle petite apôtre aux missions.

Les jours passent ; relégué sur une com-

mode, je me morfonds en compagnie de quelques journaux de mode, de quelques feuilles douteuses, lecture habituelle du père de Georgette. Je désespérais d'en sortir, quand, un jour, tout abasourdi de la nouveauté, j'arrive dans une gare, je monte en chemin de fer. C'est le père de Georgette qui se rend à X. et qui, machinalement, m'a pris comme compagnon de voyage... pour avoir une contenance.

Compartiment comble, on voyage tant depuis les congés payés ! Assis dans son coin, mon propriétaire me prend, l'air gauche, indifférent, et après avoir déroulé quelques-unes de mes images, me laisse glisser sur la banquette. Que faire ? sinon se résigner, en attendant des moments meilleurs, et... songer, comme " Maître lapin " en son gîte. Et je songeai aux vicissitudes de ma vie déjà bien longue. Qu'il me semble loin le temps où, tout pimpant sous mes fraîches couleurs, j'attirais tous les regards !... " Ainsi passe la gloire du monde ! " pensai-je, et cependant non, je ne regrette pas d'avoir " servi " ; je porte même ma couverture fanée avec une

sorte de fierté, tel un soldat dont l'uniforme a été déchiré par les obus, à la bataille. Et d'ailleurs ma tâche n'est pas finie, puisque me voilà encore de service... sur les grands chemins.

J'en étais là de mes réflexions quand le train stoppa, mon voyageur en descendit, me laissant sur la banquette comme un objet négligeable ! Allons, consolons-nous, n'est-ce pas là le sort de plus d'un grand quotidien, de brochures dignes de grand intérêt?... D'ailleurs j'ai place payée et il ne sera pas nécessaire de montrer mon billet ! On se console comme on peut. Le compartiment est presque désert ; à l'autre extrémité une dame et son mari se font vis-à-vis, en silence. Madame caresse de temps à autre un amour de petit chien (c'est ainsi qu'elle l'appelle) éduqué, civilisé, polissé, frisé, parfumé, etc. qui malgré ses charmes incontestables, n'arrive pas, c'est évident, à désennuyer sa maîtresse.

— Veux-tu lire, demande le vis-à-vis ?

— Que lire ?

— Mais tiens, cet Almanach, il paraît

intéressant, vois la jolie couverture.” Une moue fut la réponse.

Déjà, j'étais entre les mains du voyageur.

“ Un Almanach?... et de quoi? des missions? Y penses-tu? on ne doit parler que de misère et de gens malpropres là-dedans, et puis ces histoires de tigres, de rhinocéros, de serpents ou d'hippopotames donneraient sûrement la fièvre à Bijou ! ”

Pour toute réponse, le vis-à-vis poussa un soupir et se mit à lire... et ce qu'il lut lui rappela qu'il y a d'autres préoccupations dans la vie que celle du bien-être ! Il lut qu'il y avait des pauvres, des malheureux sur la terre qui attendaient de son superflu, il lut enfin qu'il y avait de par le monde des apôtres, jeunes ou vieux, robustes ou non, qui s'en allaient sous tous les climats travaillant, s'épuisant, pour sauver leurs frères... Un éternuement de Bijou, que sa maîtresse avec d'infinies précautions avait placé à la portière “ pour le distraire ”, vint interrompre ces salutaires réflexions.

“ Ah ! Joe, vite son manteau, il s'enrhume le chéri ! ” et, obéissant, le manteau vint

couvrir aussitôt le poil du Bijou chéri. Là-bas, au loin, les missionnaires tendent la main et essaient par toutes les industries en leur pouvoir, d'arriver à couvrir de frêles poitrines d'enfants que les premiers froids guettent...

Pendant un long moment, on n'entendit plus que le bruit monotone des roues dévorant l'espace.

Dans le couloir, deux jeunes filles se sont rapprochées de la portière : leur conversation arrive jusqu'à moi :

“ Alors, Jacqueline, c'est une décision irrévocable ?

— Irrévocable, cela vaut ce grand mot, je t'assure, fit-elle en souriant.

— Et tes parents ?

— Le coup a été dur pour eux, pour moi aussi, de leur imposer cette séparation, mais ils ont compris, ils consentent.

— Et pour quand sera-ce ?

— Pour septembre.

— Dure vocation, Jacqueline !

— Belle vocation, veux-tu dire ! ”

En vain j'essaie de me rappeler où j'ai entendu cette voix jeune, pleine d'élan, je

voudrais dévisager les deux voyageuses mais impossible, elles me tournent présisément le dos...

“ Me diras-tu où tu as été prendre cette idée si subite ?

— Oh ! pas si subite, je t'en prie. Où ? comment ? peut-on saisir l'instant où DIEU nous parle... où DIEU demande?... ” fit Jacqueline soudainement grave. Puis comme pour chercher une diversion : “ Tiens, entrons, veux-tu ? ”

Elles entrent et un : ah ! joyeux accueille ma vue. Vivement Jacqueline se penche vers moi. Son amie la regarde surprise :

“ Ris si tu veux, mais voilà une rencontre qui me fait plaisir, c'est une vieille connaissance que je retrouve ! un Almanach que j'ai lu — ou si, pas lui, son frère !... ”

Ma Guide, c'était ma Guide !... celle à qui, dans mon enfance, j'avais révélé mes meilleurs secrets, celle qui avait su comprendre, celle, enfin, qui en réponse à l'appel pressant des âmes en détresse, des corps souffrants, se donnait...

Triomphante elle me brandit comme une pièce à conviction.

“ Tiens, le voilà “ le coupable ”, ou plutôt celui qui m’a fait entendre la voix des “ masses profondes ”. C’était l’hiver. Ah ! je me rappelle de cette soirée passée en tête à tête. Je cherchais à “ servir ” vraiment, à fond, quelque chose qui en valut la peine et il me révéla les missions.”

J’étais heureux, fier. Et les confidences de continuer. A la station suivante, les deux silhouettes légères se lèvent et disparaissent dans la foule se pressant vers la sortie. C’était un adieu... j’en étais tout chose !

Encore seul ! Mélancoliquement, je contemple les banquettes vides. Le bruit s’apaise au dehors, une à une les lampes s’éteignent. Un coup de sifflet, un choc, le train se gare. Quelle obscurité ! Seul pendant quelques instants encore, le pas d’un employé sur le quai désert. Puis, silence. C’est la nuit.

Le lendemain, 10 heures du matin, ma solitude s’anime, un pas traînant, un air sifflé allègrement, c’est un employé du chemin de fer, armé d’une brosse et d’une pelle qui

s'en va d'un compartiment à l'autre pour son service. Il entre dans le mien, m'aperçoit.

“Tiens, çà, ça sera pour les gosses !” Un regard furtif vers le Surveillant, je disparaiss dans la poche du pantalon, la besogne reprend et... le sifflet aussi.

Il était tard quand il regagna son cinquième étage, vraie soupente obscure. Brusquement, il entre et, sans un mot, sans un “ bonsoir ”, se jette très las sur une chaise. Dans un coin, trois enfants jouent avec quelques semblants de jouets. Il y a un moment qu'il est là, le regard vague, fixé sur le plancher, quand soudain, il semble se rappeler leur présence et me sortant de sa poche, il me lance au milieu du petit groupe assis par terre : “Tenez, les gosses.”

Tels de petits chats, les enfants se jettent sur moi, me saisissent qui par la couverture, qui par les feuilles, me tirent en tous sens. Épreuve terrible pour mon brochage déjà fatigué ! Et sans autre forme de procès, me voilà par terre, étalant des images trop savantes pour mon jeune auditoire, tandis que le patron s'assied devant une soupe fumante.

Ce ne fut d'ailleurs pas long et la dernière page tournée, j'allai reprendre place sur la table entre le pain et un bout de saucisson. J'y pris bien quelques taches de graisse, mais bah ! je suis missionnaire et quelle joie si je pouvais porter dans ce milieu ouvrier quelques rayons de la Lumière de vérité ! J'inspecte la pièce, celle d'un logis ouvrier de grande ville où l'air, l'espace sont mesurés. Je cherche aux murs nus un Crucifix, une image pieuse... rien... et je comprends. Le petit phare que je suis pourra-t-il éclairer cette nuit profonde ? Je suis peu familiarisé avec toutes ces théories se terminant en "isme" : athéisme, rationalisme, communisme... Quel langage tenir ici ?

Sur une injonction énergique du père, les "gosses" sont allés se coucher sans mot dire. La mère achève de ranger quelques ustensiles de ménage. Après que sa dernière cigarette eut envoyé au plafond, une dernière volute de fumée grise, l'ouvrier me saisit d'un geste machinal, tourna une page et, avec un rire moqueur : "Ah ! je connais... des sonnettes de la plus belle espèce !" Un hausse-

ment d'épaules souligna l'apostrophe. " Rien à faire ici," pensai-je, quand la porte s'ouvre : un homme, un autre ouvrier entre ; quelque chose de droit, de courageux dans l'attitude, une expression sympathique dans son regard. J'ai tant " roulé ", c'est bien le cas de le dire, que j'ai appris à connaître mon monde... Celui-ci est de la bonne espèce ou je ne m'y connais plus !

" Ah bah ! mon vieux, tu t'en laisses raconter par les bonnes Sœurs et les Curés à présent ? " C'est moi qui vaut cette exclamation lancée d'un ton plaisant.

" Ah non ! vois-tu, riposte l'interpellé, pas cela, heureusement il ne peut plus en être question depuis que le peuple est éclairé, maintenant qu'il sait ce qu'il veut et ne marche plus avec les " exploitateurs ".

— C'est vrai, mais... reste à savoir... les exploitateurs ? " Je sentis que j'avais un allié dans la place ; à nous deux !

" Eh oui ! les exploitateurs : les Curés, les capitalistes... et les autres... c'est tout cela qu'il faut supprimer et enrôler dans la nouvelle communauté humaine... c'est ainsi



qu'ils disent au café... et alors nous serons heureux !

— Allons, tu n'es pas de bonne humeur ?  
Soir de grève, sans doute ?

— Ce sont mes idées, voilà tout. Tiens, on se connaît, tu es un bon copain, je peux tout te dire...

— Attention ! je t'attends... et tu me donnes le même droit... au nom de l'égalité du prochain régime ?

— Vas-y.

— Alors, ouvre cette "bigoterie", comme tu disais, peut-être y apprendrons-nous du nouveau."

Je me fis aussi attrayant que possible, la partie est chaude à gagner !... La main de mon allié s'arrête sur une photo de lépreux à la figure gonflée, tuméfiée, auprès desquels se penche une missionnaire.

"Tiens, regarde.

— Ils n'auraient pas le prix de beauté, ceux-là !

— D'autres... et encore... et, elles les soignent.

— Au fait, il faut bien que quelqu'un le

fasse, c'est de " l'humanité " ; qu'elles prennent leur part !

— Il y en a de meilleures !”

Je tourne ma page et découvre l'un après l'autre tous les miséreux, tous les "trésors" de la missionnaire. L'ami lit comme au hasard, quelques lambeaux de phrases, parlant de charité pour les corps souffrants, de réponse à l'appel du CHRIST, de don complet, tout simple de toute une vie, à ces malheureux...

“ Exploiteurs, trouves-tu ?

“ Mes théories valent bien celles-là, lance mon communiste. Cela c'est bon pour les vieilles femmes et les bigotes.

— Et pour moi ?

— Ah ! oui, tu vas me sortir tous tes grands mots jocistes, je te connais, mais ne t'en fais pas, mon vieux, je suis plus dur à cuire que cela.”

Machinalement, dans le feu de la conversation, les pages ont continué à tourner sous la main de l'ami ; une encore : “ La missionnaire et le travail... les ateliers. Là une imprimerie, ici de la broderie, en Europe, en

missions, puis " apprentissage d'un métier ", encore : " Aux religieuses de se faire mendiantes pour placer le travail qui assurera les salaires."

" Exploiteurs, encore ? "

Un silence.

" Allons, tu vas m'embobiner... Je ne suis pas de tes idées et pourtant... j'aimerais que les gosses aillent chez des Sœurs de cette espèce-là..."

C'était partie gagnée, et sans en avoir l'air, on parla d'autre chose : du congé payé, du projet d'aller le passer au grand air, en banlieue chez la vieille mère qui sera si contente et ... Jociste et communiste se quittèrent bons amis.

Quant à moi, blotti dans la poche du Jociste, j'allais vers de nouvelles aventures, heureux de me sentir en sûreté dans une main qui manie l'outil en union avec le divin Charpentier de Nazareth. Peut-être pourrais-je encore, malgré mon âge et mes infirmités, faire bonne besogne ?

Je ne m'étais pas trompé ; trois jours après, j'arrivais avec mon maître devant un grand et

austère bâtiment. Une porte plus sombre encore, verrouillée à faire peur... elle s'ouvre : hautes murailles, sombres toujours, percées de petites fenêtres grillagées... Je suis dans une prison ! Heureusement, c'était au gardien que mon maître avait affaire ! Visite amicale, conversation cordiale. Le Jociste se levait pour partir, quand d'un mouvement brusque il me fit tomber à ses pieds.

“ Ah ! fit-il, j'allais oublier. Tiens, passe cela à tes “ pensionnaires ”, je ne peux plus rien en faire, il est trop vieux ! ” et il me lança d'un geste qu'il voulait rendre indifférent sur la table.

Moi, entrer dans un de ces noirs cachots et me tenir en compagnie de leurs locataires !... j'en frémis d'horreur. Cependant, comment reculer ? ma tâche est sacrée... Ouf ! j'y suis, la porte se referme, je tremble de tous mes membres de papier... Qu'il fait noir, lourd ! dans cette atmosphère irrespirable... Une main décharnée me prend avidement, des yeux démesurément agrandis par la réclusion et qui se forcent à voir se posent avec un visible plaisir sur mes riantes couleurs, ou du

moins sur ce qu'il en reste, examinent de près les deux silhouettes de religieuses qui marquent un des angles de la couverture.

“Je connais ces Sœurs-là, murmure mon bandit... Oui, je me rappelle, la soupe, pendant le chômage... de braves gens celles-ci... pas comme les autres,” et soudain menaçant, il leva le poing vers des êtres invisibles.

Maintenant, installé le plus près possible de la haute fenêtre garnie de barreaux, il lit, s'arrêtant avec complaisance devant les photos de Chine. “Tiens, une prison,” fit-il étonné. L'image représente les religieuses Oblates baptisant quelques bons larrons chinois sur la porte même du cachot d'où ils ne sortiront que pour la potence. Mon bandit veut savoir de quoi il s'agit et lit lentement, péniblement — car voilà si longtemps qu'il a quitté l'école — l'histoire de l'un d'eux, vrai voleur de paradis... Je sentais le terrain préparé... “Et toi? murmurai-je, ne veux-tu pas être heureux là-haut?... autrefois ta mère te parlait de DIEU... te rappelles-tu?”

Il réfléchit longtemps... les heures sont

longues dans un cachot! Son cas était mauvais, il le savait... et pourquoi ne ferait-il pas comme l'autre, celui de Chine?

L'Aumônier passa le jour même, il s'arrêta près du nouveau Dismas et les confidences terminées, sa main se leva pour absoudre...

Après celui-ci ce fut un autre, puis un autre encore. Il est vrai que je n'eus pas auprès de tous le même succès, mais tous à mon contact retrouvaient un peu de paix, de joie, ou bien encore murmuraient une prière apprise autrefois sur les genoux maternels. Je prenais plaisir à voir ces traits crispés se détendre en un sourire au récit d'une histoire d'enfants, ou encore trahir l'émotion au spectacle de la charité qui donne et se donne... Et le soir de ces journées de labeur obscur mais si plein je pensais à JÉSUS qui dira : " J'étais pauvre, malade et prisonnier..."

Combien de temps suis-je resté ainsi " en prison " ? Je ne saurais le dire, déjà j'y étais chez moi ; j'y comptais bien des " connaissances ", disons le mot : des " amis ", et j'en étais fier !

Je pensais terminer ainsi ma longue existence quand, un jour, à ma grande surprise, une main inconnue déposa près de moi un autre Almanach, il avait un tel air de famille que je ne m'y trompais pas, c'était mon frère cadet d'un an. Il arrivait dans toute sa fraîcheur, jeune et alerte et, malgré ma malpropreté, me retrouva avec bonheur.

“ Ici? et qu'y fais-tu? demanda-t-il.

— Je sers notre belle cause missionnaire.

— Tu sers dans un pareil milieu?

— Oui, écoute. . .”

Le récit fut long, toutes les péripéties de ma vie se déroulèrent comme un film de cinéma, pour s'arrêter en un tableau final, dans “ ma ” prison. “ Et moi qui venais si tristement m'enfermer dans ce lieu de malheur dit mon jeune frère.

— Sois-en fier, tu seras aux premières loges de l'apostolat. . . tu feras bonne besogne, seulement, veux-tu quelques conseils de l'expérience d'un vieux frère d'armes? . . .” et penché vers lui, tout bas, je le mis au courant de tous les secrets de la carrière.

Ensuite, on échangea bien quelques nouvelles : “ Et le petit lépreux de Mosimien ? questionnai-je.

— Au ciel !

— Et l'hôpital de Z. ?

— Reconstituit, grâce à la générosité d'un bienfaiteur !

— Et la famine au Maroc ?

— Soulagée.” etc., etc.

— Allons, je vois que tu as du nouveau à dire, tant mieux ! Tu sais, il faut être à la page de nos jours, sans cela... je ne réponds de rien.”

Ce devait être là notre dernière conversation. Le lendemain, je fus poliment conduit dehors par le gardien, trouvant inutile sans doute, de garder le vieil Almanach quand il y en avait un jeune pour continuer son ouvrage...

Ouf ! voici le grand jour, je respire après cette longue réclusion, mais la lumière m'aveugle et fait tristement ressortir ma couleur fanée. Je suis vieux, déchiré, qui voudra de moi à présent?... qui me donnera asile pour terminer mes jours en paix?... Une pou-

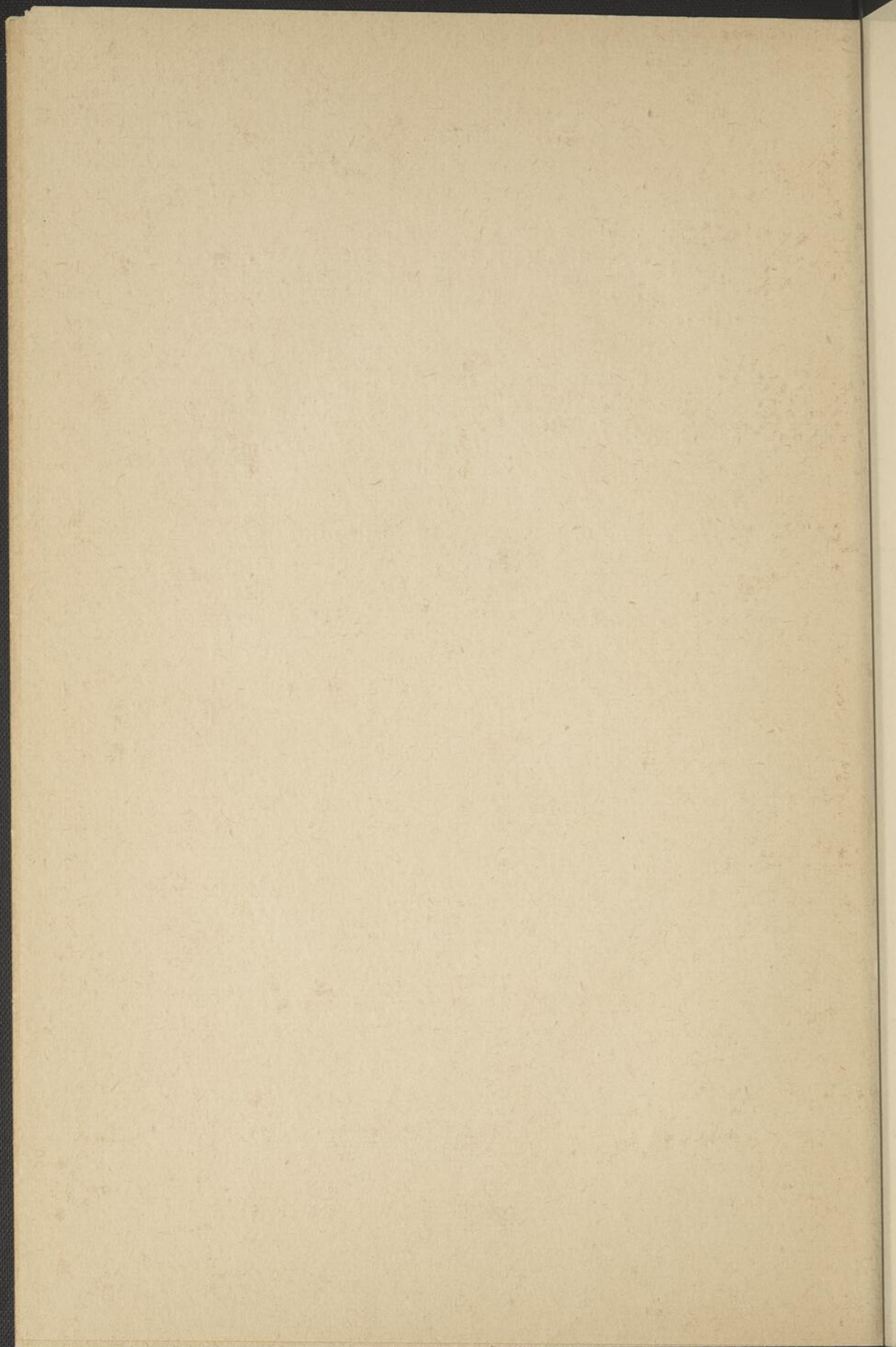
belle ? . . . horreur ! . . . je ne pensais pas finir si bas ! Au coin de cette ruelle, attendant le char . . .

Heureusement, la Providence veillait ! Une personne, habillée de noir, vint à passer, et comme j'étais posé là, bien en évidence sur le dessus du récipient, elle me vit, vivement me ramassa et me cacha sous sa pèlerine. Dix minutes après, j'étais devant un couvent clair et blanc, une chapelle se profile à côté. Un coup de sonnette et . . . je ne puis en croire mes yeux, je crois rêver ! . . . Ce voile blanc ? je le connais ; cet habit immaculé ? cette corde ? le Crucifix blanc ? . . . Je suis au lieu où s'écoula mon heureuse enfance, je suis au milieu des missionnaires qui m'élevèrent ! je suis à la maison maternelle !

“ Pauvre vieil Almanach, soupira la Sœur, en me considérant d'un air de commisération. As-tu dû en faire du chemin ! Ah ! si tu pouvais nous dire ton histoire ! ”

Oh oui ! si je pouvais ! . . . Elle ne saura jamais la blanche missionnaire . . . Mais DIEU inscrit tout là-haut ! . . .

---



**LA LÉGENDE DES ROSES**

188

1888年11月15日

## LA LÉGENDE DES ROSES

L'empire d'Éthiopie fut jadis un royaume puissant de l'Afrique orientale. Il embrassait une partie de l'Arabie.

C'est dans cette contrée de l'ancien royaume d'Éthiopie que s'élevait, mille ans avant JÉSUS-CHRIST, la ville de Saba, la capitale où habitait la reine d'Hsaiéb, la belle Mekedda.

Or, Mekedda, un jour, entendit parler d'un roi, dont le royaume était voisin du sien. On vantait la gloire de ce monarque et sa rare magnificence. " Mais disait-on, s'il était arrivé ainsi à l'apogée de la puissance, ce n'était pas parce qu'il était riche, ni



parce qu'il était fort, *mais parce qu'il était sage*". De partout on accourait le consulter. Nul problème n'existait pour lui. Nulle cause dont il ne jugeait avec une finalité émouvante. Salomon, roi d'Israël, — c'était son nom, — ne prononçait que de judicieuses paroles que l'on n'oubliait plus.

Cette sagesse rendit longtemps songeuse la belle Mekedda.

" Qui me conduira auprès de ce grand roi ? fit la reine de Saba. Je veux entendre ce prince aux jugements sans appel." Une dame d'honneur, un matin, vint dire à la reine, la voix toute joyeuse : " Votre Majesté sera heureuse d'apprendre qu'il se trouve en ce moment, à proximité de son palais, un marchand de Jérusalem qui s'appête à retourner dans son pays. Il se nomme Tamrin. Il est venu dans votre royaume d'Éthiopie, belle Majesté, afin d'acheter pour Salomon, son maître, beaucoup de notre



bois recouvert d'or et d'argent, parfums et enchâssé de pierres précieuses. . .

— Faites venir ici, Madame, ce serviteur du roi Salomon, mon illustre voisin. . . Que nul interrompre notre entretien !”

Et Tamrin, le marchand de Jérusalem, vint s'incliner devant la gracieuse Souveraine. Il parla, à sa demande, longuement, bellement, de la gloire, de la richesse, de la sagesse de son roi. Et Mekedda, la reine du Midi, l'écoutait, émerveillé, sous le charme des images qui naissaient dans son esprit.

“ Quand tu retourneras dans ton pays, dit-elle enfin à Tamrin, agenouillé devant elle, ne t'y attarde pas, mais reviens vite ici, car je veux aller vers ton Maître. Tu seras mon guide à travers les longs chemins.

— Illustre Mekedda, répondit humblement Tamrin, j'accepte volontiers. . .



— Prends cette somme d'argent, marchand, dit encore la reine, en lui remettant un sac de drap d'or. Tu apporteras à ton roi, de ma part, des perles d'une pureté sans égale. Seul, mon royaume en possède de semblables. Tu apporteras aussi plusieurs autres présents. Annonce-lui, la visite de Mekedda, la reine de Saba.

Bientôt, la souveraine, belle comme un matin parfumé d'Orient, devint l'hôte de Salomon, le roi d'Israël.

Chaque jour, Mekedda venait écouter, sans jamais s'en lasser, la voix profonde du roi. C'était une joie, une ferveur, une attention, que nulle autre ne savait manifester comme elle. Elle s'émouvait surtout de voir cet esprit juger si admirablement de toutes choses. La sagesse coulait comme le miel de ses lèvres. Et chaque jour aussi, la reine de Saba mettait à l'épreuve cette intelligence, cette lumière, qui ne connaissait que la victoire.



Un soir, la gracieuse Makedda, belle entre les belles, parmi les femmes qui entouraient le trône, prit des mains de sa dame d'honneur, deux roses, en tous points semblables. Elle les contempla longuement, souriante et ravie. Puis, avec lenteur, majestueuse sous sa robe de drap d'argent ornée de rubis, elle vint se tenir au pied du trône.

— Grand roi, soupira la souveraine, permets à la reine de Saba, à Makedda d'Éthiopie, ta voisine fidèle, de te poser une question concernant ces roses. Elles sont pour toi, pour le plaisir de tes yeux.

— Demande-moi ce que tu voudras, illustre reine. Car ta douceur et ta beauté, ravissent mon cœur et mettent en mon esprit je ne sais quelle grandissante clarté.

— Sage ami, reprit Makedda, regarde bien ces roses. L'une a poussé dans les jardins pleins de soleil qui entourent mon palais. L'autre, fut fabriquée par des ar-



tistes, dont ceux de ton pays ignorent les admirables secrets. Toutes deux, cependant, ont les mêmes pétales veloutés. Toutes deux répandent le même parfum. Mais... l'une n'est pas l'œuvre des hommes... Mais de l'Être suprême que tu nommes Jéhovah. Laquelle, ô roi? Dis-moi laquelle fut un jour créée sous le signe du sourire divin?... Celle-ci?... Celle-là?... Je ne le saurais dire pour ma part, ni non plus aucune de tes épouses distinguées, ni même aucun de tes savants... J'en ai tenté l'épreuve, avant de venir porter jusqu'à toi ce problème... Ah! ta sagesse trouvera-t-elle le moyen de s'y reconnaître? J'en douterais si je ne croyais en ta sagesse comme dans la source bienfaisante, où l'esprit ne s'abreuve jamais en vain. J'attends, ô roi? Et la reine se tut en souriant doucement. Elle leva ses yeux mutins vers le roi.

Salomon, quoique revêtu de tous les insignes de sa puissance, sourit aussi en se



penchant vers la belle Makedda, qui offrait à son esprit un si gracieux divertissement. Il prit les roses, les respira, les yeux au loin.

Autour de lui, le silence régnait. On attendait avec anxiété la réponse du monarque qu'aucune subtilité féminine n'avait encore déconcerté.

Et soudain le roi se redressa. Il appela un de ses soldats.

Ces deux roses, dit-il, moins fraîches que le beau visage de Makedda, porte-les au bord de la fenêtre où danse la lumière de soleil. Puis, ajoutait-il en se tournant vers sa cour, observons un silence profond.

Chacun obéit en retenant son souffle. Qu'allait-il se passer?... Tous virent bientôt un fort gracieux spectacle. Un bourdonnement léger s'entendit aux environs de la fenêtre où s'épanouissaient les roses de Me-



kedda. Une abeille vint voltiger autour des fleurs. Elle se glissa soudain au cœur d'une des roses dont les pétales frémissaient.

Et tous virent Salomon sourire à Makedda et la prier de venir prendre place près de son trône.

— Reine gracieuse, comprends-tu maintenant l'importance de cette petite scène. Il faut parfois que la raison raisonnante s'incline devant l'instinct des petites créatures de Jéhovah. J'aurais pu errer, tout sage monarque qu'on me dise, en ce subtil problème que ton esprit posait à mon esprit. Mais l'abeille, chercheuse de miel, ne le pouvait pas. Elle a prononcé pour moi et reconnu la rose véritable. DIEU en soit loué ! Belle Makedda, combien ton esprit me délecte et ton cœur me charme ! Ne veux-tu pas prendre place tout en ne perdant pas le privilège de régner sur ton propre pays, parmi mes épouses distinguées ?



Et la reine de Saba consentit à recevoir cet honneur que lui offrait Salomon, le puissant roi d'Israël.

Les noces furent splendides.

La reine de Saba se dit qu'elle serait heureuse de demeurer toujours en la présence de ce roi dont l'éloquence la charmaît chaque jour davantage.

Un beau prince naquit de leur union. On l'appela Ebné — Hakin ou Menilek, ou Ménelik, c'est-à-dire, le fils du Sage. Il régna sur la vaste Éthiopie. . . Et ses descendants règnent encore sur ce royaume devenu moins vaste et moins puissant. . . Mais jamais, non jamais, les princes de jadis comme les princes d'aujourd'hui n'ont oublié leur privilège insigne. Ils s'honorent de descendre du plus sage des monarques parus sur la terre, et de la plus belle des reines du Midi,





de Mekedda, souveraine de Saba, qui vint  
un jour de la vieille Arabie, l'an mille avant  
JÉSUS-CHRIST, visiter Salomon-le-Sage.

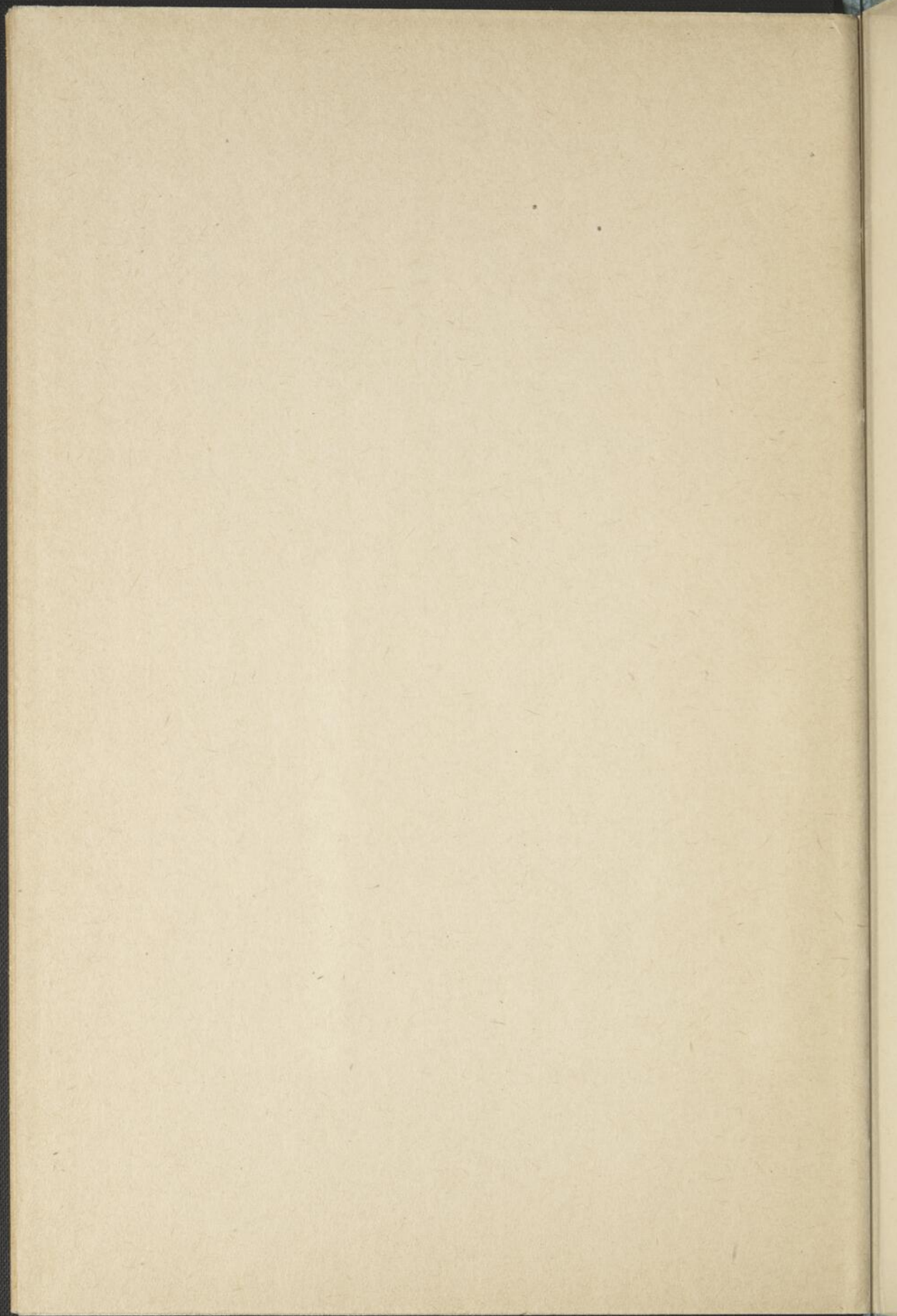
MARIE-CLAIRE DAVELUY

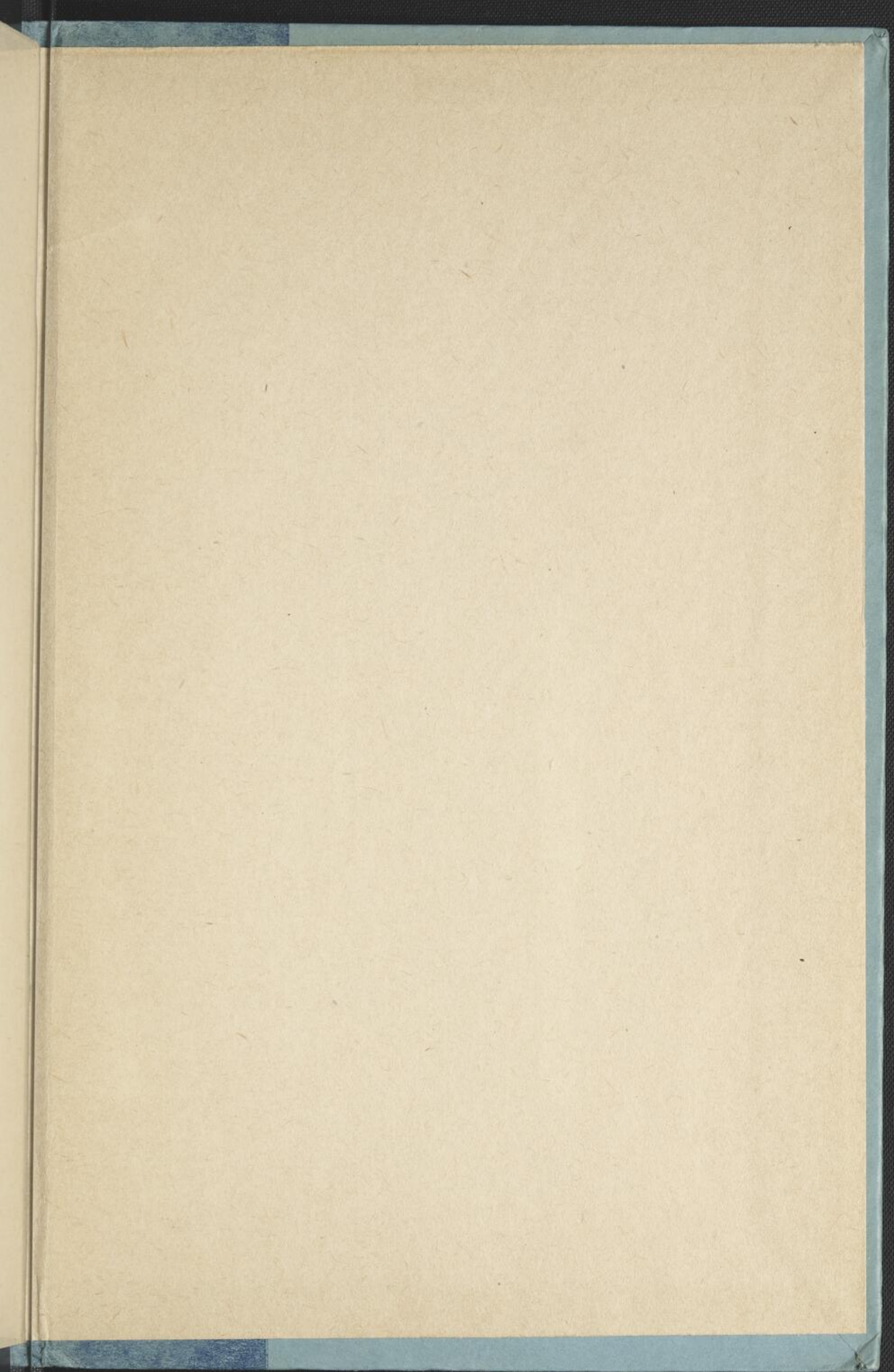
Montréal, 1936.

N. B. — Cette légende fut racontée à l'auteur, sous la forme d'une anecdote alors qu'elle apprenait, toute petite, l'histoire du roi Salomon. Les renseignements sur l'Éthiopie ancienne ont été tirés de la *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, par Guébré Sellassié, publiée et annotée par Maurice de Coppet, Paris, 1930. — Hailé-Sélassié, le roi actuel de l'Éthiopie, est le petit-neveu de Ménélik II.



18.49





BNQ



000 235 595

